



Fédération Nationale du Folklore Français

et sa section Européenne

Us et Costumes

Nouvelle série - N° 45 – été 2019

Sommaire :

- *Nous avons dansé à Notre Dame... - page 1*
- *Jacques Boé dit Jasmin (Occitanie) - page 2*
- *Danses poitevines et maraichines (3^{ème} partie) - page 3*
- *Le « Pégorier » en ligne - page 4*
- *Les nourrices morvandes - page 5*
- *André Ramillon dit le flûteux de Marcy (Morvan) - page 8*
- *La confection du chacha (Antilles) - page 9*
- *Bonnes pages - page 10*

Nous avons dansé à Notre-Dame...



Nous avons tous encore en mémoire le sinistre qui a frappé la cathédrale de Paris le 15 avril dernier.

Les plus anciens d'entre nous se souviennent sans doute de la fin décembre 1978 où, trois soirs durant, les groupes de notre fédération (qui se nommait alors la Fédération Nationale des Groupes Folkloriques d'Originaires des Provinces Françaises) ont proposé aux Parisiens le « Noël des Provinces de France ». C'est un souvenir inoubliable qui prend, hélas, une autre dimension après le tragique accident ayant défigurée la cathédrale.

Jasmin



Connaissez-vous Jasmin ? En l'occurrence, il ne s'agit pas de cette plante si parfumée mais d'un personnage qui a donné son nom à une rue du 16^{ème} arrondissement de Paris et à une station de métro (ligne 9). Mais qui était-il ?

De son vrai nom Jacques Boé, il voit le jour le 6 mars 1798 à Agen, dans une famille très pauvre. Après l'école (il était doué), il entre au séminaire mais en est exclu... pour avoir trop longuement regardé sous les jupes d'une servante et avoir dérobé et englouti un pot de gelée de coing ! Il devient alors écrivain public et est mis en apprentissage chez un coiffeur. A 18 ans, il ouvre une officine (coiffeur et perruquier) et prend le pseudonyme de Jasmin (il portait un brin de jasmin à la boutonnière).

Comme son père, il écrit des poèmes en gascon pour le carnaval d'Agen. En 1822, il compose une romance, la *Fidelitat ageneso* (*Me cal mourri !*) qui lui assure un certain renom et surtout le lance dans l'écriture. En 1825, il publie son premier ouvrage poétique, *Lou Chalibary*, suivi d'une ode, *Lou tres de may* (1830). D'autres textes suivront,

toujours en gascon, ce qui lui vaut

peu à peu une certaine renommée et le surnom de « poète perruquier » donné par Balzac.

Un jour, il coiffe par hasard Charles Nodier qui l'invite à « monter » à Paris où il est remarqué également par Sainte-Beuve.

A partir de 1840, devant la difficulté à diffuser ses œuvres en gascon, il décide de parcourir les chemins pour les réciter. Cette « tournée » lui vaut un grand succès populaire mais aussi de nombreuses récompenses : le Rameau d'Or de Toulouse (1840), la Coupe d'Or d'Auch (1842), la Bague d'Albi (1852)...

On estime à plus de 12 000 ces séances produites pendant 30 ans, récoltant plus de 4 300 000 F reversé aux pauvres ! Il reçut la croix de la Légion d'Honneur (1845) et une pension qui, avec les revenus de ses ouvrages, lui font abandonner la coiffure. En 1851, il est couronné d'un prix de l'Académie Française (5000 F).

On peut le considérer comme un précurseur de Frédéric Mistral, bien

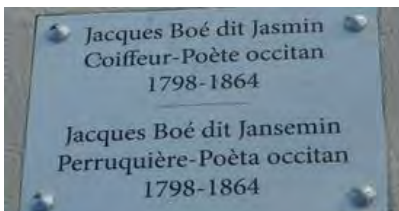
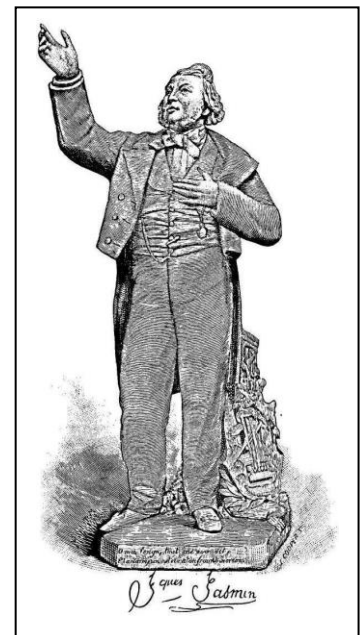
qu'il se tint à l'écart du Félibrige fondé le 21 mai 1854. Il fut toute sa vie habité par le souci d'aider les plus pauvres, d'où les surnoms de « Saint Vincent de Paul de la lyre » ou d'« Homère sensible des prolétaires » donnés par Lamartine.

Jasmin est décédé à Agen le 4 octobre 1864. En 1885, la ville de Paris donne son nom à une rue du 16^{ème} arrondissement et le 8 novembre 1922,

c'est une station du métro parisien qui lui rend hommage : une affiche culturelle retraçant son œuvre est apposée sur le quai.

Illustrations :

- portrait de Jasmin au musée des Beaux Arts d'Agen
- Statue de Jasmin à Agen



Danses poitevines et maraîchines : Une réputation traversant les siècles

(D'après « La tradition en Poitou et en Charentes », paru en 1897)
3^{ème} et dernière partie (voir Us et Costumes n° 43 et 44)

Il est un touchant souvenir à rappeler. Eléonore d'Olbreuse (1639-1722), cette Maintenon protestante du Poitou, avait, nous dit un de ses panégyristes, « une forte passion pour la danse et y réussissait admirablement bien, de sorte qu'aucune fille de qualité ne pouvait mieux danser qu'elle faisait ; surtout elle divertissait souvent la Princesse et la compagnie *par ses danses poitevines et champêtres apprises dès sa tendre jeunesse.* » On sait que la future duchesse de Brunswick-Zell, tout d'abord dame d'honneur de Marie de La Tour, avait été donnée par la duchesse de Thouars à Amelie de Hesse, princesse de Tarente, sa bru, épouse d'Henri de La Tremoille. C'est la *princesse* dont il est ici parlé.

Eléonore accompagnait alors sa nouvelle maîtresse en Hollande, elle y fut la plus brillante étoile des fêtes de Breda suivies par le galant duc Georges Guillaume. Le prince, épris cette fois d'une passion durable, n'hésita pas dans la suite à épouser solennellement la pauvre et sage suivante. Le portrait si heureusement retrouvé suffirait à excuser cette prétendue mésalliance. M^{me} d'Olbreuse cependant ne charmait pas moins par sa conversation vive et spirituelle que par sa beauté, et tout cela ne se rehaussait-il pas encore de la grâce avec laquelle elle dansait le *menuet poitevin* ?

Le Poitou est, pour les vieilles danses, une terre privilégiée. Une bonne partie des rondes qui, dans nos diverses provinces, divertissent la jeunesse, viennent de cette région. Les danses maraîchines surtout (Challans et les environs) ont un cachet d'originalité piquante qui frappe tous les voyageurs. Auteur, notamment, de « La chanson populaire en Vendée », Sylvain Trébuché témoigne :

« Dans les premiers jours de septembre 1896, un dimanche, je me trouvais à Saint-Jean-de-Monts,



chez des amis. J'étais venu là pour contempler cette magnifique plage et pour noter de vieilles danses. Je trouvai toute la population en fête, chantant, dansant, se livrant à mille jeux organisés par des baigneurs, sur les bords de la mer. Un soleil radieux donnait à l'immense Océan des reflets métalliques. Sous leurs coiffes blanches, les Montoises éclataient en rires sonores. De tous côtés, des rondes s'étaient formées, vives, légères, bien rythmées, et, dominant le bruit et les chansons, l'excellente petite fanfare de la ville, dirigée par M. Thibaud, instituteur-adjoint, achevait de donner à la fête un aspect de franche et communicative gaieté.

Le soir, au milieu des lanternes vénitiennes et des feux d'artifice, des groupes nombreux et exubérants se formèrent dans toutes les directions. Les voix robustes des hommes se mêlaient aux douces voix des femmes, et les refrains sonores, *hé ! hé ! hé !* se détachaient dans l'ensemble, énergiquement soulignés par des mouvements continuels du corps. Voici, au reste, la description de ces rondes, telles que je les ai vues danser à Saint-Gilles et à Saint-Jean-de-Monts. »

Et Trébuché de décrire plusieurs rondes.

Maraîchine à deux (branle)

Le cavalier et sa cavalière, se tenant par la main, avancent de quatre pas en sautant, reculent d'autant de pas et répètent ces deux mouvements. Au quatrième pas de la deuxième reprise, la cavalière se place devant le cavalier, qui la fait sauter en la saisissant par la taille. Les deux danseurs se séparent, font quatre pas, ou plutôt quatre sauts, en

tournant sur eux-mêmes ; au quatrième pas, le cavalier fait sauter la cavalière une deuxième fois. Puis les danseurs reprennent leurs places pour recommencer la même série d'évolutions. Durant toute la danse, les danseurs balancent les bras et impriment à tout le corps une gesticulation constante.

Maraîchine à trois (branle)

Les danseurs (un cavalier et deux cavalières, le cavalier au milieu - dans d'autres localités, c'est le contraire : deux cavaliers, une cavalière) avancent, puis reculent de quatre pas en sautant, puis recommencent. Au quatrième pas de cette reprise, le cavalier fait sauter la cavalière de droite, tourne sur lui-même en faisant quatre pas ainsi que les cavalières. Le cavalier fait ensuite sauter la cavalière de gauche, tourne sur lui-même quatre pas (ainsi que les cavalières), fait sauter une deuxième fois la cavalière de droite. La cavalière de gauche tourne sur elle-même. Les trois danseurs reculent de quatre pas pour reprendre leurs places.

La Barrienne (danse-ronde de la Barre de Monts)

Les danseurs font quatre pas en avant en avançant les mains vers le centre du cercle qui se rétrécit. Ils se séparent, deux par deux, font huit pas, chaque cavalier tenant sa cavalière par la main ; le cavalier fait sauter sa cavalière en la soulevant par la taille et en s'aidant du genou droit. Les danseurs font encore quatre pas en marchant en rond ; puis les cavaliers font sauter une deuxième fois les cavalières. Ils font encore quatre pas ; les cavalières sont enlevées une troisième fois, puis les danseurs reforment le rond en se prenant par la main. »

Texte intégral sur Gallica :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65600625/f11.image>

Merci à Alain Kairo



Les noms de lieux en France : glossaire de termes dialectaux (le « Pégorier »)

Nous savons tous que la toponymie (étude des noms de lieux) est un élément important de notre culture puisqu'elle nous permet de (re)découvrir des termes dialectaux ayant parfois disparu de notre langage. André Pégorier, spécialiste de cette discipline, publia en 1963 un ouvrage incontournable dans ce domaine : « Glossaire des termes dialectaux permettant de trouver les sens d'un grand nombre de toponymes de la Nouvelle Carte de France » (Imprimerie de l'Institut Géographique National – 440 pages). Cet ouvrage, (Les noms de lieux en France : glossaire des termes dialectaux), connu sous le nom de « le Pégorier », fit l'objet de plusieurs éditions. La troisième, mise à jour et enrichie en 2006 recense en 519 pages les principaux termes de toutes origines composant la toponymie régionale. Comportant plus de 20 000 mots, c'est le document de référence pour comprendre la signification des toponymes dialectaux qui constituent l'essentiel des appellations portées sur la carte de base. Il comporte maintenant un supplément pour l'outre-mer (à partir de la page 503) ainsi qu'une très riche bibliographie où l'on retrouve, parmi des dizaines d'autres, les références d'ouvrages d'Henriette Walter, Jacques Dupâquier, Marie-Thérèse Morlet ou Frédéric Mistral pour n'en citer que quelques uns parmi les plus connus dans cette discipline.

C'est cet ouvrage que l'IGN a mis en ligne à cette adresse :

http://education.ign.fr/sites/all/files/glossaire_noms_lieux.pdf

Comme on peut le constater, il s'agit d'un fichier au format PDF, donc téléchargeable. Nous n'aurons donc plus aucune excuse pour ne pas savoir où nous sommes...

Les nourrices morvanelles

« Les filles-mères se marient plus facilement que les autres,
car on est sûr qu'elles pourront aller à Paris »

"De tout temps, le Morvan a été regardé comme la terre de lait par excellence. Déjà les Romains



Fontaine St Pierre

Les nourrices venaient baigner leurs seins avec l'eau de la Fontaine Saint-Pierre au mont Beuvray pour avoir un lait abondant. Au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ la fontaine était déjà existante sous la forme d'un grand bassin rectangulaire de 20,5 mètres de long sur 10 de large. Au cours des siècles suivants elle a été modifiée, mais elle a toujours existé. Des pièces de monnaie gauloises et romaines ont été retrouvées sur le lieu de l'antique fontaine. Elle a été reconstruite à la fin du 20^{ème} siècle selon les vestiges gaulois retrouvés lors des campagnes de fouilles

rapporçaient que les Gauloises de Bibracte trempaient leurs seins dans une fontaine du Mont Beuvray pour obtenir en quantité le lait qui nourrirait leurs enfants. Depuis lors, les descendantes chrétiennes de ces femmes ont été constamment recherchées. A Dun-les-Places, on est venu quérir la nourrice du Roi de Rome. D'Empury, on a fait venir celle du fils de Napoléon III. C'est cette préférence connue et reconnue pour les nourrices du Morvan qui, au XIX^{ème} siècle, peupla de nouveau-nés le moindre hameau de leur petit pays..."

Les Morvanelles avaient une solide réputation de bonnes nourrices et elles savaient ce qu'il fallait faire pour avoir du lait, beaucoup de lait et le garder. A Villapourçon on sonnait hardiment les cloches le jour du mariage afin que la future mère soit "laitière". A Fours, la jeune femme qui attendait un enfant devait assister, le 5 février, à la messe de sainte Agathe ou le 8 septembre à la messe de la Bonne-Dame, en ayant soin de se rendre, le même jour, à la fontaine de Lanty pour "se frotter les poitrines" et boire un verre de l'eau merveilleuse (ce qui se faisait également à la fontaine de la Bonne-Dame près d'Onlay). Sainte Agathe, *sainte Gate*, était considérée comme la protectrice des femmes en général et des nourrices en particulier. Honorée à Marzy, près de Nevers, à Garchizy près de Fougues et à Pouilly-sur-Loire, elle l'était aussi à Lys, canton de Tannay, et à Moulins-Engilbert. On ne lavait ni ne filait le jour de la sainte Agathe parce que filer ferait se brûler les enfants et laver les ferait se noyer, disait-on

en Amognes et à Saint-Aubin, près de La Charité-sur-Loire.

Il y avait autrefois dans une chapelle de l'église de Moulins-Engilbert (Nièvre) une statue de sainte Agathe qui avait, dit-on, la vertu de donner du lait aux nourrices lorsqu'elles en manquaient. Cette statue, un peu défraîchie, fut reléguée dans la crypte et remplacée par une neuve, qui avait sans doute le même pouvoir, mais qui n'inspirait pas la même confiance. Aussi les bonnes femmes demandaient-elles toujours à prier l'ancienne. Un jour, une vieille femme, accompagnée de sa fille qui, faute de lait, ne pouvait nourrir son enfant, dit au sacristain : «Vous pourrins-t-il bin, moncieu nous enseigner ous qu'est la boune sainte Aigaithe?» Le sacristain se fit un plaisir de leur indiquer la chapelle de la sainte.

«Oh! mais, moncieu, c'n'ost pais à c'tellai qu' j'ons affai, y ost ai sai grand'm'man!»
Le sacristain comprit et conduisit les bonnes femmes dans la crypte, où elles furent heureuses de retrouver leur protectrice, bien reconnaissable au sein coupé qu'elle tient dans sa main droite. Elles s'agenouillèrent à ses pieds et se mirent à marmonner une prière que leur avait apprise une commère. En partant, elles laissèrent, à titre d'offrande, trois œufs et deux sous. Le sacristain prit le tout et remercia à son tour sainte Agathe de lui avoir procuré son déjeuner.

D'après un vieux manuscrit de Fourquemin (Archives de la Société Académique du Nivernais).

Que n'aurait-on fait pour s'attirer les bonnes grâces de la bonne Gaite ! C'est ainsi que les nourrices aux mamelles épuisées se rendaient à la fontaine Sainte-Agathe, commune de Corbigny ; les mamans de Château-Chinon allaient en pèlerinage à Montbois, hameau tout proche, et celles de Montsauche à la chapelle de Savault. Bien des Morvandelles se rendaient aux sources de la fée Bibracte, au sommet du Beuvray, et se lavaient les seins avant le jour, sans oublier de jeter dans l'eau une pièce de monnaie ou un fromage.

L'industrie nourricière.

Cette industrie s'exerce de trois façons : la première consiste à élever jusqu'à l'âge de treize ans les pupilles que l'Assistance publique de la Seine envoie dans le canton ; la seconde consiste à donner les soins nécessaires au premier âge à des enfants de particuliers que des nourrices sèches vont chercher à Paris et ramènent dans leur pays où elles les élèvent au biberon ; la troisième consiste pour les jeunes mères à se placer, dans les familles riches, comme *nourrices sur lieu*.

De nombreuses régions françaises ont été touchées par ce grand fait social : l'ensemble de la Bourgogne, le Centre, la Bretagne et le Nord, qui ont, tour à tour, dominé l'industrie des nourrices sur lieu. Le docteur Monot a montré la place tenue par le Morvan et ses rapports privilégiés avec Paris, sous le Second Empire. Le canton de Montsauche est le principal fournisseur de nourrices sur lieu entre 1858 et 1864, il a envoyé près de 1.900 jeunes femmes. Les cantons de Quarré-les-Tombes, Saulieu, Lormes et Château-Chinon sont également de bons fournisseurs. On peut affirmer, en s'appuyant sur les chiffres donnés par le docteur Monot qu'en 1865, 52 % des nourrices sur lieu travaillant à Paris viennent du Morvan. A la fin du XIX^{ème} siècle, ce sont les départements du Nord et de la Bretagne qui l'emportent.

Après la naissance de leurs enfants, elles quittaient le Morvan avec eux pour une durée de 12 à 18 mois, mais le plus souvent seules. Elles s'installaient alors dans la famille d'accueil. Devant s'occuper des enfants de la famille, les sortir, les présenter aux relations et amis, les nourrices étaient très bien traitées. Elles portaient des vêtements de qualité, pouvaient même avoir un domestique, et suivaient la famille dans tous ses déplacements que ce soit à la mer, à la montagne ou à l'étranger.

Grâce à l'industrie nourricière, l'épouse se libère peu à peu de la tutelle du mari, elle commence à accéder à un certain pouvoir dans la maisonnée, pouvoir sans doute relatif, mais que l'on décèle dans certaines familles. Parallèlement à cette nouvelle "autorité" féminine, une autre évolution se fait sentir, la nourrice sur lieu, ayant séjourné souvent des années dans les familles parisiennes aux belles manières, a introduit en Morvan des mœurs plus policées, des habitudes nouvelles, alimentaires, vestimentaires. Est apparu un sens nouveau de l'accueil, que l'on peut illustrer par un détail symbolique : on reconnaît, au XX^{ème} siècle, qu'une famille a fourni, autrefois, une nourrice sur lieu quand est offerte au visiteur la tasse de thé plutôt que le bol de café.





La nourrice – téléfilm de Renaud Bertrand de 2004
rediffusé en janvier 2019 sur France 5

A la fin du XIXe siècle. Madeleine, une jolie paysanne du Morvan, monte à Paris avec son bébé, délaissant le mari qu'on lui a imposé alors qu'elle était enceinte de son amant Matthieu. La jeune femme entend faire des économies afin de pouvoir commencer une autre vie avec Matthieu en Algérie. En attendant, elle devient la nourrice de mademoiselle Rose, petite-fille de la très puissante madame Dumayet-Ponti...

La nourriture des enfants assistés n'a cessé de rapporter aux paysans du Morvan : d'environ 1.000 F pour un enfant élevé jusqu'à douze ans, le salaire versé à la famille passe à près de 1.330 F vers 1880. Les mois de nourrices sont régulièrement révisés à la hausse depuis 1889 et, à partir de 1902, la pension versée pour les pupilles de un à deux ans et pour ceux de moins d'un an augmente de 33 à 39% par rapport à 1876. En 1911, le salaire mensuel pour les "nourrissons" est de 33 F au lieu de 18 F en 1876.

A ces mois de nourrices s'ajoutent la fourniture de tous les vêtements des pupilles, la gratuité de tous les soins (paiement par le percepteur) et de nombreuses indemnités, celle des neuf mois, celle d'habillement (chaussures, bas et coiffure). Plusieurs récompenses et indemnités sont versées aux familles : pour

la garde d'un enfant depuis un an jusqu'à douze ans et jusqu'à treize ans pour l'obtention du certificat d'études primaires depuis 1885 (50 F au nourricier, 40 F à l'instituteur et 10 F à l'élève). Compte tenu du fait que chaque famille morvandelle a la garde de plusieurs "Petits Paris", on imagine l'importance de cette ressource, surtout depuis 1850. Ce sont des sommes énormes qui ont été données aux Morvandiaux.

Entre 1860 et 1880, soit à la grande époque des nourrices, les cantons recevant beaucoup de "Petits Paris", comme ceux de Quarré-les-Tombes et de Château-Chinon, ne se dépeuplent pas : les départs massifs ne se produisent qu'à la fin du siècle, après l'arrivée du chemin de fer à Saulieu (1882). Un second effet est l'amélioration du sort des anciens pupilles de l'Assistance Publique et, par influence, celui des domestiques agricoles en général.

Pour aller plus loin :

Folklore du Nivernais et du Morvan - Tome I - Jean Drouillet : Le Morvan Cœur de France - Joseph Bruley

Statistique de la commune de Fretoy - Jean Simon – 1883 : Rapport adressé au Président de la République sur l'exécution de la loi du 23 décembre 1874 relative à la protection du premier âge - Waldeck-Rousseau – 1886

Les parias : vie anecdotique des enfants abandonnés, placés sous la tutelle de l'Assistance publique - Ernest Gégout – 1898

Le livre des jeunes mères : la nourrice et le nourrisson - Cora Millet-Robinet, Émile Allix – 1897

Extraits de : Les nourrices du Morvan et enfants assistés au XIXème siècle - Marcel VIGREUX - Bulletin n°25 -1987 – Académie du Morvan

L'usage du biberon - Valérie Ranson-Enguiale - L'Histoire par l'image

Souvenirs d'un homme de lettres - Les Nounous - Alphonse Daudet - Paris, Marpon et Flammarion, 1888

"Les Etangs de Marrault" - Roman de Francis FARLEY – 1987

Le Monde illustré - Hebdomadaire – 1^{er} août 1885

Les preuves - La Lanterne : journal politique quotidien du 10 septembre 1891

L'industrie des Nourrices Morvandelles au XIXème siècle - Pays de Bourgogne N° 92 et 93 - Dom Bégnine Defarges

Histoire de l'allaitement en France : pratiques et représentations - Catherine Rollet - Mai 2006

Rose et Louise - Maîtres des forges en Nivernais - Hubert Verneret - Editions de l'Armançon - Juillet 2013

André RAMILLON dit « le flûteux de Marcy »



15 — Type du Morvan - Le flûteux de Marcy

Combien de virtuoses de nos campagnes, maîtres de leurs instruments de musique traditionnels, sont aujourd'hui – hélas – tombés dans l'oubli de notre mémoire collective. Il en est cependant qui ont traversé ce grand vide. C'est le cas de André Ramillon, plus connu en Morvan sous le nom de « flûteux de Marcy ».

André Ramillon est né à Marcy (Nièvre), dans le hameau de Rémilly, le 8 juin 1846 ; il est déclaré en mairie par son père, Charles, manoeuvre, qui décèdera en juillet 1860. La maman, Françoise Dumont, disparaît en novembre 1868.

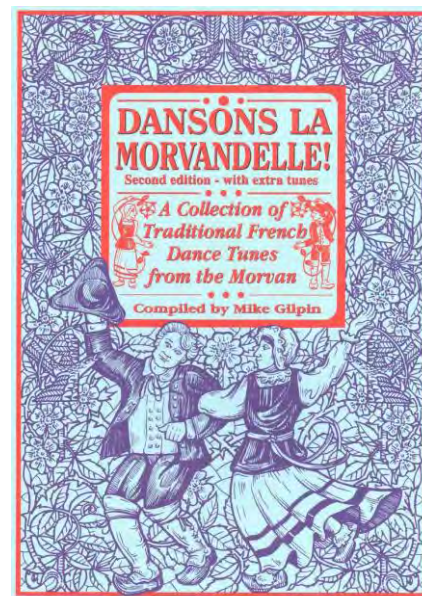
A son mariage en 1872 à Marcy, André est dit tisserand : il épouse Madeleine Bureau dont le père est aubergiste. Ses parents étant décédés, c'est son frère aîné, Louis, qui l'accompagnera à la mairie. André, ne sachant écrire, ne pourra signer son acte de mariage.

Deux enfants naîtront à Marcy de cette union : Lucien Jules en juin 1876 et Jean Gaston (dit Marcel) en avril 1879. Dans ces deux

actes de naissance, André est dit cabaretier ou aubergiste. A-t-il succédé à son beau-père ?

André va devenir célèbre non pour ses qualités professionnelles mais pour ses talents musicaux. Nous l'avons dit, il ne savait ni lire ni écrire mais son oreille était capable de retenir les musiques les plus diverses.

Il jouait de la cornemuse et composait « à l'oreille ». Ces qualités lui attirèrent une notoriété sa traduisant par l'attribution de mélodies à son propre nom (notamment des airs et à danser) et par un certain nombre de photographies qui donnèrent lieu à la diffusion de cartes postales.



André va devenir célèbre non pour ses qualités professionnelles mais pour ses talents musicaux. Nous l'avons dit, il ne savait ni lire ni écrire mais son oreille était capable de retenir les musiques les plus diverses. Il jouait de la cornemuse et composait « à l'oreille ». Ces qualités lui attirèrent une notoriété sa traduisant par l'attribution de mélodies à son propre nom (notamment des airs et à danser) et par un certain nombre de photographies qui donnèrent lieu à la diffusion de cartes postales.

Certaines de ces compositions ont fait l'objet d'une publication (« Dansons la Morvandelle » par Mike Gilpin) ou ont été reprises et réinterprétées pour un enregistrement mémoire (voir à ce propos l'association Arpege http://www.arpege.asso.fr/p-cd-en-memoire-des-anciens_fr.htm) dans un CD consacré aux anciens. Les morceaux les plus connus sont la valse (que l'on peut écouter sur le site) et la bourrée du Flûteux de Marcy.

Le Flûteux de Marcy est décédé en 1922, mais on parle encore de lui...



Type du Morvan — Le Flûteux de Marcy

La confection du Chacha

Calebassier : Arbre à calebasses ; botanique : famille des bignoniacées.
Origine : Amérique centrale et du sud.

Période de floraison : mars à juillet ; couleur des fleurs: jaunâtre, verte ou rosâtre.

Type de plante : plante tropicale ; hauteur : 6 à 9 m.

Toxicité: toutes les parties de l'arbre à calebasses sont toxiques à l'ingestion.

La calebasse, ou gourde, est une plante herbacée annuelle de la famille des cucurbitacées, cultivée comme plante potagère pour son fruit, la calebasse.

Le chacha est un **idiophone**, ou **autophone** ; c'est un instrument de musique de la famille des percussions dont le son est produit par le matériau de l'instrument lui-même, lors d'un impact produit soit par un accessoire extérieur (comme une baguette), soit par une autre partie de l'instrument (comme des graines sur la paroi du chacha).

Les indiens caraïbes en faisaient leur vaisselle.



La calebasse (1), creusée et séchée (2) avec, à l'intérieur, des petites boules rouges et noires appelées grenn légliz (3), une fois rebouchée devient un chacha (4).



L'origine du Chacha

Le chacha ou Malaka (Antilles-Guyane)

Instrument d'origine amérindienne, c'est un hochet constitué d'une petite calebasse creuse dans laquelle des graines ou des graviers ont été introduits et d'un long manche. On en retrouve aussi fabriqué avec un cylindre de fer blanc... Il s'utilise tenu horizontalement par les 2 extrémités et en le secouant verticalement. Les Kali'na, Indiens de Guyane, l'appellent « Malaka » qui en espagnol est devenu « maraca » ou « maracas » pour la paire.



Pourquoi me nomme t-on « Chacha » ?



Le nom chacha viendrait certainement du son très agréable qu'il produit « tcha tcha tcha... » Une fois que les grains se mettent à glisser et frotter à l'intérieur du fruit séché.

Pourquoi et comment m'utilise t-on ?

Le chacha est surtout utilisé dans la musique traditionnelle comme le Chouval Bwa. Mais il trouve une place toute particulière durant le carnaval de la Martinique.

Les groupes à pied ont toujours une section chacha au sein de leur formation musicale. Le son aigu du chacha vient assouplir le son grave des tambours bèlè (Martinique) et autres caisses claires.



La pratique du chacha est simple :

Saisir le chacha à l'aide de ses deux mains, le secouer en suivant le rythme que l'on veut.

Le son du chacha harmonisé à celui d'un tambour bèlè (Martinique) ou gwo ka (Guadeloupe) donne une très belle ambiance au parfum créole.

Quelle est ma spécificité?

Chaque chacha est unique car c'est avant tout un fruit qui est transformé en instrument de musique. Il est naturel et sain.

Michel Ticout



Bonnes pages

Le petit Matao, dictionnaire gallo – français (tome 1) et français – gallo (tome 2), de Régis Auffray
Editions Rue des Scribes – 1000 pages – ISBN 978-2-906064-76-8. Prix : 40 € les 2 volumes

L'ouvrage, paru en 2007 en un seul volume, vient d'être réédité en 2 tomes.

Au fil du temps, divers auteurs ont collecté les trésors de la langue gallo sur des territoires restreints. Lexiques, recueils, articles scientifiques ou de vulgarisation plus ou moins étendus ont ainsi prospéré. Quel bonheur pour les régionaux d'y retrouver des bribes du véhicule de leur culture première. Une insatisfaction demeurait pourtant jusqu'à ce jour. L'outillage d'approche du gallo restait incomplet : " je ne retrouve pas tel mot de chez moi ", " chez nous, on ne disait pas comme ça ! ". Il fallait un gros ouvrage de référence et de synthèse couvrant l'ensemble de la Haute Bretagne, où chacun puisse trouver ce qu'il cherche comme retrouver ce qu'il ne cherche pas...

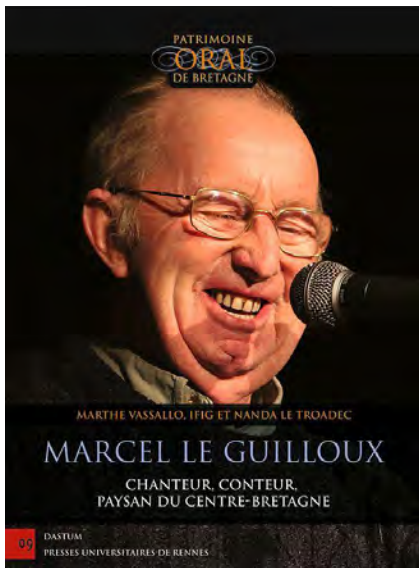
Régis Auffray a relevé le défi. Le Petit Matao, premier et véritable dictionnaire exhaustif, compte plus de 25 000 entrées, avec la prononciation et d'innombrables exemples, pour la partie gallo-français. C'est aussi la traduction de quelque 20 000 termes. Cette œuvre monumentale intègre aussi bien les sources publiées que les réserves manuscrites. Le Petit Matao prouve, si besoin était, que le gallo possède une richesse de vocabulaire qui peut rivaliser avec celle du français. Si le gallo est riche d'autant de mots, c'est bien parce que c'est un instrument de communication, et donc une langue. En mettant à la disposition des pratiquants cette richesse exceptionnelle de vocabulaire et de tournures spécifiques, il rend à un parler menacé sa légitimité. Tous ceux qui souhaitent entretenir ou développer la pratique du gallo disposent désormais d'une source abondante dans laquelle ils peuvent puiser sans limite.



Le français a son « Petit Robert », le gallo a son « Petit Matao »...

Marcel Le Guilloux, chanteur, conteur, paysan du centre Bretagne, de Marthe Vassallo, Ifig et Nanda Le Troadec.

Livre 464 pages, CD 30 titres : 39€. Coédition Dastum/Presses universitaires de Rennes.



Pour son neuvième volume, la collection « Patrimoine oral de Bretagne » met à l'honneur un éminent acteur du chant à danser en breton : Marcel Le Guilloux. Mis en forme par Marthe Vassallo à partir d'entretiens réalisés ces dix dernières années, ce livre élaboré autour de la parole de Marcel est complété par un recueil de quelque 75 chansons de son répertoire et un CD proposés par Ifig et Nanda Troadeg.

Avec un art consommé de la parole et du détail, Marcel Le Guilloux évoque l'univers de son enfance; son parcours de chanteur, du premier renouveau de la musique bretonne aux grandes scènes d'aujourd'hui ; son travail de paysan dans un monde agricole en pleine révolution, en dépit du handicap de la malvoyance, aux côtés de sa sœur Maria et de son beau-frère André; son intense activité d'enseignant du kan ha diskant et ce qu'il y a lui-même appris. Une conversation sur l'art du conte s'accompagne d'un florilège de ses histoires; un inventaire de près de 80 chansons de son répertoire est l'occasion de revenir sur la façon dont il a appris chacune d'elles, et d'en éclairer nombre de détails.

Petite histoire de Béarn et Bigorre, d'Oscar Casin

Editions des régionalismes – 238 pages (tomes 1 et 2 réunis) – 19,95 € - ISBN 978-2824005614

Comment découvrir l'histoire du Béarn et de la Bigorre, ces pays voisins, cousins et antagonistes en géographie et en histoire ?

Peut-être faut-il le faire à la manière ludique que nous propose Oscar Casin : en effet, à son talent de conteur-né, il ajoute son talent de dessinateur humoristique ! Ainsi l'on se fait une idée de cette histoire dite "locale" qui est certainement aussi intéressante sinon davantage que "l'autre" car, en fait, elle nous touche au plus près : on en a les repères physiques immédiatement sous les yeux.

Dans une première partie, on aura quelques connaissances supplémentaires sur : le château de Pau, celui de Mauvezin, le Cami-Salié, Bagnères-de-Bigorre, Barèges, Cauterets, Tarbes, Oloron-Sainte-Marie, Roncevaux, Roland... et sa brèche !, Bénéharnum (Lescar) et les Vikings, le Somport, les églises "templières", le château de Lourdes, etc.

Dans la deuxième partie sur : le juron Diu Biban ! les mousquetaires, Luz en Lavedan, Despouirins, le chemin de la mâtüre, Ramond de Carbonnières, Bertrand Barère, Larrey, Henry Russell, Champion de Nansouty, Paul Tissandier, etc.

A travers ces lieux et ces rues, ce sont des figures emblématiques de nos régions que l'on apprend ainsi à mieux connaître et à mieux comprendre : Gaston Phébus, Henri III de Navarre (le IV de la "grande" histoire !), Gaston IV de Foix, Jeanne d'Albret...

Ce livre est l'exemple même que l'on peut faire aimer l'Histoire à tout le monde, à condition ?... d'y mettre les conditions... Et ici elles y sont !

